L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, Nos 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 20 MARS.

FEUILLETON.

L'HOMME SANS NOM.

PAR

PONSON DU TERRAIL.

XLII

LE PASSÉ S'ÉCLAIRE.

Vêtu à la façon des paysans de la Provence, il prit la route du Var et il arriva un soir dans ce village de Cuyalla où il avait couché la nuit du meurtre de Thomas Diaz.

Le temps et le malheur l'avaient assez vieilli pour qu'il fut assuré de ne pas être reconnu. Pourtant, il ne devait se montrer après l'absence de jeune et joyeux étranger de la bastide au toit rouge.

Robert était cependant qu'il était prudent de ne pas entrer à Cuyalla et, ayant résolu de prendre quand la route qui conduisait à la rivière aux ânes, il alla s'asseoir pour attendre la nuit, sous un grand platane à la sortie du village.

Le soleil éclairait de ses derniers rayons la riche campagne que le jeune docteur avait tant de fois parcourue, le matin, à cheval, et il se plut à regarder le tableau si riant que présentent toujours les abords d'un beau Provençal.

Un nombreux bande d'enfants se pressait tumultueusement autour d'un objet que Robert ne distinguait pas bien.

Bientôt la troupe joyeuse s'écarta, et l'on vit plus grande apparut montée sur une sorte de roue qui n'essayait de faire avancer, mais y parvenait à chaque instant l'équilibre, aux éclats de rire de ses camarades.

La gaieté de ces bambins était si franche, elle était si bruyante qu'elle finit par distraire Robert de ses tristes pensées.

Il approcha du groupe et vit que les enfants riaient triomphalement un de ces appareils bizarres, alors presque inconnus en France, dont se servaient depuis longtemps les Anglais pour les amuseurs de sport excentriques.

Robert avait souvent dans son enfance, vu Wheelaker et des paris engagés sur ces machines qui se composent de deux roues séparées par un siége étroit et il n'eut pas de peine à deviner avec la machine offrait heureusement l'espace.

Et le qui animait les enfants était en toutes leurs faits.

Les paris semblaient comme s'ils avaient roulé longtemps dans l'eau étaient partie laissés et Robert apprit que les causes du désordre et de l'accident résultaient au fond d'une citerne abandonnée.

Il se cherchait à deviner quel hasard avait transporté au fond de la Provence cette invention anglaise, quand un trait de lumière le frappa.

Un nuage passa de ses pensées, un rapprochement avait jailli.

Ce berger qui, dans la nuit du crime, avait vu passer un voyageur fantastique, sur cette course diabolique sur un appareil étrange, tout lui était expliqué.

La mort de Thomas Diaz aussi était autrement expliquée était devenue l'instrument d'un meurtre infâme, et l'assassin, trafiquant de l'or et de l'âme, avait trouvé dans le jeune inconnu pour s'assurer l'impunité.

Ce n'était pas là une ruse de soldat vulgaire et un autre que Diego n'avait pu l'inventer.

Robert se rappela alors les fréquentes absences de son beau-frère, ses courses inexpliquées par les campagnes désertes dans le temps qui avait précédé la mort de Diaz.

Le ministre s'exerçait à manœuvrer l'appareil qui lui cachait sans doute dans l'intérieur de la machine et qu'il avait retrouvé.

Le voyage à Marseille, la nuit passée à l'auberge du Cheval-Blanc entraient dans une combinaison longtemps méditée pour se préparer un alibi.

Tous les détails de ce plan atroce s'éclairaient à la fois.

Il avait emporté pour faire croire à un vol; le testament, qu'il n'avait pas eu le temps de brûler, il l'avait caché pour le détruire d'une heure à l'autre.

Robert reconnaissait bien là l'esprit infernal qui depuis vingt ans s'appliquait à organiser le crime à la perfectionner l'assassinat.

Enfin, Dieu permettait que la vérité se manifestât pour apaiser le doute que, malgré lui, Robert conservait encore, et pour affermir sa résolution de punir le meurtrier.

Les enfants s'étaient éloignés; le soleil qui venait de disparaître à l'horizon empourprait le ciel d'une teinte rougeâtre.

L'heure était venue de partir pour aller chercher l'or qui devait assurer la vengeance.

Robert attendit vers onze heures la rentrée aux pous.

La lune éclairait faiblement, mais la pureté d'une nuit méridionale toute scintillante d'étoiles suffisait pour le guider et il reconnut sans peine les pierres au milieu desquelles la bête avait été enfouie.

Il eut quelque difficulté pourtant à trouver la place exacte et il sembla inutilement plusieurs fois, mais, sous une large pierre toute couverte de mousse, son pied heurta la boîte en fer-blanc que la rouille avait à moitié rongée.

Il l'ouvrit d'une main tremblante et vit que le papier les rouleaux moisi par le temps n'avait laissé échapper les pièces.

Il les prit sans scrupule et sans effroi, car elles allaient lui servir à arracher à l'assassin une dernière victime.

La boîte contenait onze mille francs. C'était suffisant pour commencer la campagne, et Robert revint à Marseille plein de courage et d'espoir.

La réponse de Slough l'y attendait.

Le pauvre John servait dans des termes où débordait sa joie.

Il croyait Robert mort depuis que la nouvelle du naufrage de l'*Espoir* était arrivée en Angleterre, où tout le monde pensait que la frégate avait péri corps et biens.

Il terminait en offrant à son ancien maître son avoir et sa personne.

Robert n'employa de lui répondre qu'il ne restait son dévouement, et le pria de venir le rejoindre le plus tôt possible.

XLIII

LES PÊCHEURS DE CORAIL.

Huit jours après, Robert embrassait ce vieux serviteur, ou plutôt ce vieil ami de sa jeunesse.

Slough pleura de joie en le revoyant, et de douleur en apprenant la triste histoire des dernières années.

Quand Robert lui expliqua son plan et ses espérances, l'intrépide marin n'hésita pas un seul instant.

Il n'était que son maître devait avoir besoin d'argent. Le brave John avait apporté toutes ses économies, cinq cents livres sterling, environ 13,000 francs.

Avec l'or retrouvé sur la brugère, Robert avait à sa disposition une vingtaine de mille francs, somme plus que suffisante pour l'entreprise qu'il méditait.

Il apprit avec satisfaction que lui en Angleterre n'était connu de personne, et que, par conséquent, il pouvait agir librement.

Pendant que John d'une part, Robert d'autre part, s'occupaient activement à leurs préparatifs, le maître d'équipage continuait ses travaux qui duraient depuis deux mois.

La flûte était prête à appareiller et à la disposition du John et de Robert.

Elle fut entièrement gréée à l'européenne